Dans la Vallée des Merveilles 40 000 inscriptions énigmatiques

Au cœur des Alpes françaises il existe une civilisation disparue qui remonterait au moins à l'âge du bronze

Jean-Paul Clébert

Un ensemble incomparable d'art rupestre

Plus d'un millénaire d'histoire provençale inscrit dans la pierre

Le haut lieu d'une ancienne religion?

Aux limites extrêmes de la Provence, une Provence déjà italienne, entre Saint-Martin-Vésubie et Tende, les Alpes bouleversent les arrières du pays mentonnais. La vie humaine s'y accroche avec la ténacité et la pudeur des lichens. Selon l'humeur du voyageur, le paysage est grandiose ou désolé. L'homme, en tout cas, est dépassé. La terre s'est enfuie d'ici, laissant les ossements concasses de son squelette brisé par les intempéries. Les rochers sont nus et plats, la face contre le sol, violentés par le froid, la neige et le vent. Les pics y ont des silhouettes d'acier. Un gigantesque enchevêtrement de dents de scie tente de convaincre un ciel trop souvent inclément. Dans les creux des montagnes, les lacs sont noirs et profonds, sans transparence, lugubres quand le soleil ou la lune ne leur donne pas un visage métallique. Les villages ici ne poussent pas. C'est le domaine des métaux natifs et des orages diluviens. C'est le Mont Bego. Montagne de la crainte et de toutes les superstitions. Séjour des plus anciens dieux de la Ligurie. Temple démesuré, et à ciel ouvert, d'une religion inconnue.

Il faut de la volonté pour y parvenir. Jadis, il fallait du courage, ou le désir de passer outre-monde. Cependant, on se doit d'y aller. Partant de Saint-Dalmas-de-Tende, et marchant vers le couchant comme les nomades d'hier, on remonte la vallée de la Minière, charrieuse d'anciens trésors, jusqu'au lac des Mesces ou des Eaux-Mêlées. Un grand détour au nord, par Casterino, suit le cours de la Beonia pour atteindre, après une courbe insensible, la région des

Quand les orages bouleversent les cimes du Mont Bego, les gens se signent peureusement.

lacs: le lac Vert, le lac Noir et le Basto. Au-delà s'ouvre le Val des Merveilles. Le mot, en français, n'est pas assez fort. Il faut l'entendre à l'italienne: *maraviglie,* les prodiges!

Des dieux inconnus hantent la montagne à laquelle ils ont donné leur nom

C'est que toute la toponymie de cette montagne sacrée recèle les craintes, la terreur même si longtemps attachées à ce « désert ». Le Mont Bego fait face à la cime du Diable, à la pointe de la Corne-de-Bouc. La vallée que l'on vient de remonter se nomme la Valmasque, le val des Sorciers. Il n'est pas sûr même que les Mesces traversées ne soient, elles aussi, des Masques. Les lacs d'Enfer sont là, avec celui du Trem, parce qu'on tremblait sur ses rives... On n'en finirait pas de relever, sur une carte attentive, tous ces noms qui expriment angoisse et malédiction, comme la cime de la Maledia.
Sur le Mont Bego sont nés des dieux inconnus qui n'ont de nom dans aucune langue, dont le visage jamais n'apparut, mais qui vivent là, entourés d'éclairs et de métal. Ainsi le veut la tradition. Une légende, parmi tant d'autres, raconte qu'un tenace mauvais sort paralysait les habitants et les troupeaux de la région de Tende. On en accusait une vieille sorcière ébréchée, la Revelli. Las de supporter ses sournois méfaits, on fit appel au comte de Tende qui, par sa situation, avait d'autres pouvoirs. Le comte se rendit à la cabane de la « masque » et la somma de sortir. Puis il soutint sans broncher le regard de son mauvais œil. Il lui ordonna de partir: « Va dans la montagne de tes pères, jusqu'au pays des roches infernales marquées de toutes les cornes de tes démons. Ne reviens jamais, et tiens-toi pour bannie! » Et la vieille fit sortir ses chèvres, son bouc, traversa la foule encore muette et disparut dans les ravins. Tende retrouva son calme. Mais quand les orages terrifiants bouleversaient là-haut les cimes du Bego, les gens se signaient peureusement. Les bergers redescendus de la transhumance racontaient que de nouveaux signes mystérieux étaient apparus dans l'herbe des rochers et que les bêtes avaient refusé de brouter.
En 1650, un Italien du nom de Gioffredo, historien de son état, entreprit d'aller voir ces signes maudits. Il revint enthousiaste et parla d'étendards, d'épées, d'aigles dessinés à même la roche... Il fallut attendre cependant la fin du siècle dernier pour qu'un Anglais, cette fois, Clarence Bicknell[1], reconnaisse dans ces étranges figures des gravures préhistoriques. Sur les « roches infernales », les « cornes de tous les démons » composaient une fantastique collection de signes gravés au temps des cavernes par les représentants d'une civilisation mystérieuse.
Depuis le voyage de Bicknell, on en a relevé plus de quarante mille! Beaucoup sont sans doute encore cachés par le maigre gazon, et l'on n'a pas fini de détacher les peu épaisses plaques d'humus pour découvrir, sculptés en creux, ces stupéfiants dessins, schématiques mais réalistes, où se déchiffre lentement toute la vie d'un peuple, avec ses dieux, ses prêtres, ses maisons, ses armes, ses chars, ses troupeaux.

Le relevé n'en est pas terminé. Mais d'ores et déjà nous voici en possession d'un ensemble d'art rupestre comparable à celui du val Camonica, dans le cours moyen de l'Adige italien, étudié par Emmanuel Anati[2]. Un troisième foyer de cet art rupestre a été découvert à l'ouest de Turin, au-dessus de Grantruc: le val Germanasca.
Il n'est pas possible, actuellement, d'imaginer quelle fut vraiment la civilisation créatrice des gravures du Mont Bego sans se référer à celles du val Camonica. L'identité de la plupart des figures permet et autorise les hypothèses de datation du groupe des Alpes-Maritimes. Dans la haute vallée italienne, lorsque naissait Rome, les Camuniens avaient déjà deux mille ans d'existence, apparemment sans histoire.
Dans les deux cas, il s'agit de sites qui n'ont pas révélé d'habitat humain important. L'absence de refuges, grottes ou abris sous roche, une haute altitude (2 500 mètres), un climat violent empêchaient sans doute les hommes de s'y établir à vie.

Cependant le chercheur Carlo Conti a découvert le Gias del Ciari. C'est un abri sous roche, et le seul de tout le Bego qui ait livré un outillage préhistorique et donné quelques éléments sur la vie quotidienne des gens qui fréquentèrent cette montagne. On n'ose dire « les habitants », car la neige recouvrant les rochers une grande partie de l'année ces hommes ne pouvaient être que des bergers menant leurs troupeaux sous les sapins qui, à l'Age du bronze puis à l'Age du fer, recouvraient encore les pentes du Bego, ou des pèlerins graveurs résidant quelques semaines sur les flancs du sanctuaire.

Ce haut lieu de civilisation fut hanté par les hommes pendant plus d'un millénaire

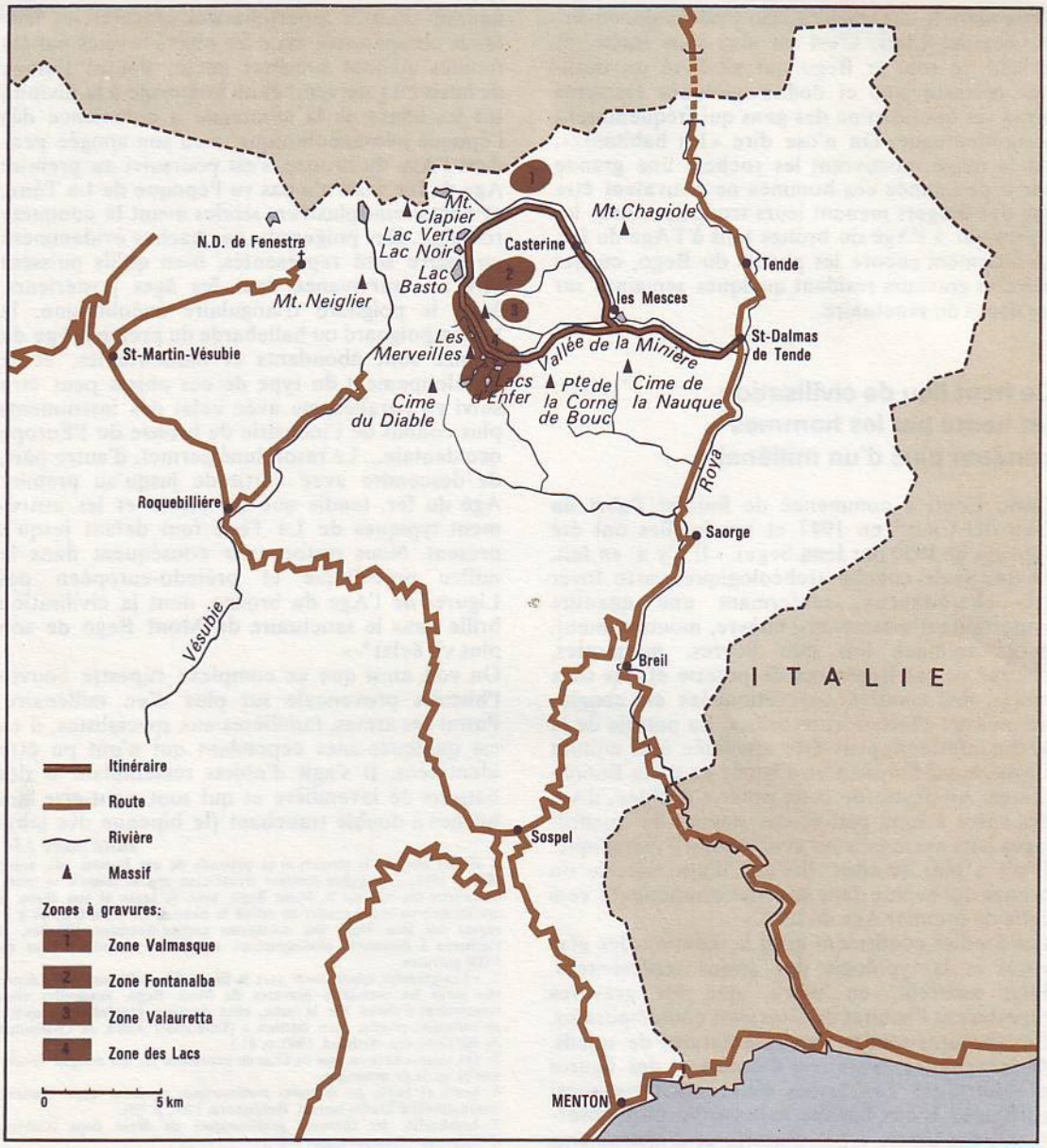
Carlo Conti a commencé de fouiller l'abri du Gias del Ciari[3] en 1942 et ses fouilles ont été reprises en 1950 par Jean Segui. « Il n'y a, en fait, qu'une seule couche archéologique, vaste foyer très charbonneux, renfermant une quantité importante d'ossements – chèvre, mouton, bœuf, petits animaux tels que lièvres, marmottes, oiseaux –, des fragments de poterie et des silex taillés, des cendres concrétionnées en conglomérat avec charbon et os brûlés. La poterie de la partie inférieure peut être attribuée à la culture Lagozza qui florissait en Ligurie en plein Énéolithique. Au-dessus de cette poterie évoluée, il y a des vases à fond plat et des décors de quadrillages faits avant cuisson avec un outil métallique. Il n'y a plus de silex. Il s'agit d'une poterie du bronze qui évolue dans la couche supérieure vers celle du premier Age du fer[4]. »

Ces fouilles confirment ainsi la datation des gravures et la typologie des armes représentées. Elles assurent, en outre, que les gravures rupestres et l'habitat du Gias sont contemporains. Ces gravures sont des représentations de soleils, de labyrinthes, d'araires, d'orants et des figures géométriques. Les armes sont caractéristiques: poignards, épées, haches, hallebardes... « L'observation des divers types d'armes et d'instruments figurant dans le répertoire des gravures, et leur étude comparative avec les objets révélés par les fouilles ne font subsister aucun doute: l'usage de laisser un souvenir et un hommage à la divinité sur les flancs de la montagne a commencé dès l'époque néo-énéolithique, a eu son apogée pendant l'Age du bronze, s'est poursuivi au premier Age du fer, mais n'a pas vu l'époque de La Tène, et s'est éteint plusieurs siècles avant la conquête romaine. Des poignards, des haches évidemment en pierre sont représentés, bien qu'ils puissent être une survivance dans les âges postérieurs. Mais le poignard triangulaire énéolithique, la hache-poignard ou hallebarde du premier Age du bronze sont abondants et indiscutables, et le développement du type de ces objets peut être suivi en parallélisme avec celui des instruments plus connus de l'industrie du bronze de l'Europe occidentale... Le rasoir luné permet, d'autre part, de descendre avec certitude jusqu'au premier Age du fer, tandis que les armes et les instrument typiques de La Tène font défaut jusqu'à présent. Nous restons par conséquent dans le milieu préceltique et préindo-européen des Ligures de l'Age du bronze, dont la civilisation brille dans le sanctuaire du Mont Bego de son plus vif éclat[5]. »

On voit ainsi que ce complexe rupestre couvre l'histoire provençale sur plus d'un millénaire. Parmi ces armes, familières aux spécialistes, il en est quelques-unes cependant qui n'ont pu être identifiées. Il s'agit d'objets ressemblant à des battoirs de lavandière et qui sont peut-être des haches à double tranchant (le bipenne des laby-

suite page 134

1. Il faut admirer la passion et la patience de cet homme qui, entre 1883 et 1918, c'est-à-dire pendant trente-cinq ans et jusqu'à sa mort, passa tous ses étés sur le Mont Bego, avec sa tente et son chien, à une époque où aucun sentier ne reliait le hameau de Saint-Dalmas à la région des lacs. Dans des conditions particulièrement difficiles, il s'acharna à découvrir, photographier, calquer et reproduire plus de 3 000 gravures.
2. « Les gravures apparaissent vers la fin du III[e] millénaire, sans doute peu après les premières gravures du Mont Bego, auxquelles elles ressemblent d'abord. Par la suite, elles devaient rapidement acquérir un caractère propre, bien distinct. » (Emmanuel Anati, *la Civilisation du Val Camonica*, Arthaud, 1960, p. 81.)
3. On rapprochera ce nom de Gias du provençal *jas* qui désigne encore une bergerie de montagne.
4. Louis et Isetti, *les Gravures préhistoriques du Mont Bego* (Institut international d'Études ligures, Bordighera, 1964, p. 60).
5. Lamboglia, *les Gravures préhistoriques du Mont Bego* (Cahiers d'Histoire et d'Archéologie, 1947.)



130 La vallée des Merveilles

Comment parvenir au Val des Merveilles

De Saint-Damas-de-Tende, on peut louer une jeep qui emmène les voyageurs jusqu'au lac des Mesces, par une route carrossable, puis au refuge des Merveilles par un chemin impressionnant. Il faut environ une heure et demie pour parvenir au refuge. Ensuite il faut marcher et errer longtemps pour découvrir une à une les gravures.

Cette expédition n'est possible que pendant les trois mois d'été. Encore faut-il être entraîné et chaudement vêtu, ne pas avoir peur des vipères, ne pas porter de chaussures à clous qui détérioreraient les gravures et s'abstenir d'ajouter à ces graffiti préhistoriques le nom de sa belle ou la date de son passage. Le site est classé. Il est même interdit d'effectuer des moulages, de passer les gravures à la craie et de camper à l'intérieur du périmètre archéologique.

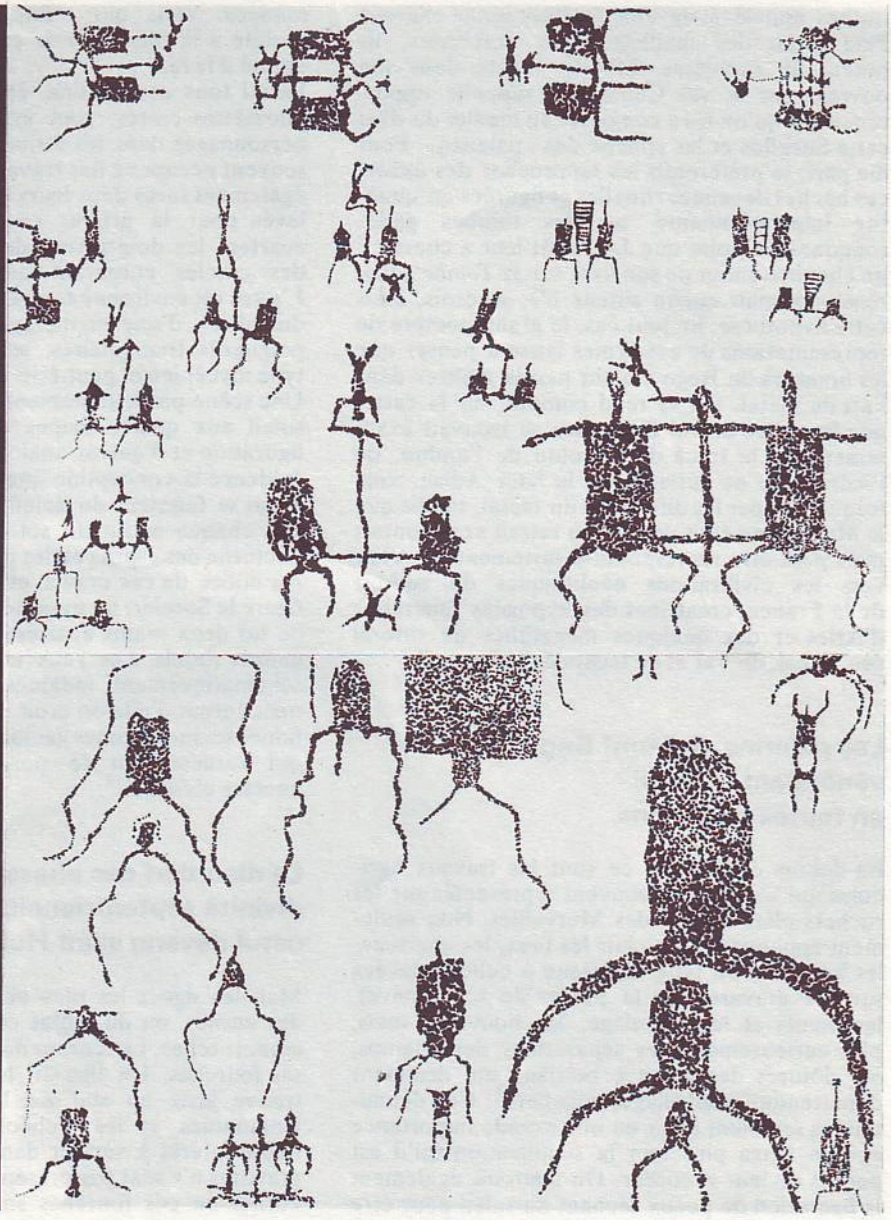
De toute façon, il vaut mieux s'adresser aux guides avertis et aux responsables de l'*Association pour l'étude, la défense et l'illustration du Val des Merveilles,* dont le secrétaire général est M. Henri Musso, et dont le siège est à Nice, 4, avenue Vismara. Il est bon également de se munir de l'excellent guide du Dr Vincent Paschetta, en vente au bureau de l'association. L'utilisation des refuges doit être autorisée par le Club alpin français.

Enfin, il faut compter un minimum de deux journées pour explorer le Val des Merveilles.

S'agit-il du portrait-robot de notre ancêtre?

132 La vallée des Merveilles

Parmi les signes de toutes sortes: personnages, armes, animaux encornés (relevé ci-contre) une figuration frappe par son symbolisme magique: c'est celle du Mago ou Mauvais Génie, représenté la bouche ouverte et les mains menaçantes sortant au-dessus de la tête.



rinthes appelé à devenir la francisque chère à Pétain) ou des maillets. Très nombreux, ils posent un problème difficile. Anati, dans son ouvrage sur le val Camonica, rappelle opportunément qu'on les a comparés au maillet du dieu celte Sucellos et les appelle des « palettes ». Pour ma part, je préférerais les rapprocher des *asciae*, ces haches devenues rituelles et figurées en quantité impressionnante sur les tombes gallo-romaines (au point que J.-J. Hatt leur a consacré un chapitre entier de son livre sur *la Tombe gallo-romaine*), mais aucun auteur n'a, je crois, émis cette hypothèse. En tout cas, le grand nombre de représentations de ces armes laisse à penser que les hommes du Bego étaient passés maîtres dans l'art du métal. On se rend compte, sur la carte, que le centre du val Camonica se trouvait exactement sur le tracé de la route de l'ambre, de l'Adriatique au Jutland par le haut Adige, voie fréquentée par les diffuseurs du métal, tandis que le Mont Bego était un peu en retrait vers l'ouest; mais peut-être représentait-il justement un relais vers les civilisations néolithiques du sud-est de la France, créatrices des hypogées funéraires d'Arles et des quelques mégalithes du littoral provençal, du Var et du bassin de la Siagne [6].

Les pèlerins du Mont Bego vénéraient le soleil en toutes occasions

En dehors des armes, ce sont les travaux agricoles qui sont le plus souvent représentés sur les rochers plats du Val des Merveilles. Non seulement apparaissent en clair les faux, les charrues, les herses (d'un type identique à celles relevées sur des gravures de la presqu'île scandinave), les bœufs et leur attelage, les bouviers, mais, plus curieusement, les séparations des champs, les clôtures des parcs à bestiaux qui dessinent d'inattendus quadrillages réguliers [7]. Ces délimitations semblent avoir eu une grande importance et l'on verra plus loin la signification qu'il est permis de leur accorder. On aperçoit également la figuration de peaux séchant au soleil pour être tannées. Voilà qui milite en fonction d'une société à la fois agricole et pastorale, guerrière quand il le faut.

Parmi tous ces dessins, épars sur plus de dix kilomètres carrés, sont essaimés de nombreux personnages dans les attitudes les plus diverses, souvent occupés à des travaux domestiques, mais également saisis dans leurs gestes rituels, les bras levés pour la prière: ce sont les orants. Ils écartent les doigts vers des soleils figurés par des cercles entourant quelquefois un point. L'astre est environné tantôt de bœufs (les « bœufs du soleil », d'une mythologie à venir), tantôt de poignards triangulaires, semblables à ceux du type mycénien et peut-être couteaux de sacrifice. Une scène particulièrement saisissante montre le soleil aux quatre étapes de sa course. Cette figuration et d'autres analogues mettent bien en évidence la conception que les pèlerins du Mont Bego se faisaient du soleil, astre enflammé qui sort chaque matin du sol et revient du monde nocturne des esprits et des morts.

Au milieu de ces orants, et l'un des plus grands, figure le Sorcier: un masque carré tend au-dessus de lui deux mains écartées brandissant les poignards rituels. Les yeux et le nez ne sont que schématiquement indiqués. La bouche aussi, mais autour d'elle on croit pouvoir distinguer ces fameuses moustaches gauloises, raides et obliques qui caractérisent le portrait-robot de notre ancêtre classique [8].

Le dieu-cerf des chasseurs, divinité septentrionale, est-il devenu saint Hubert?

Mais les signes les plus nombreux représentent des cornes, ou du moins ce que l'on considère comme telles. Les cornes du Diable, disait-on, ou ses fourches. Un lieu-dit les Mille-Fourches se trouve juste au sud de la pointe des Trois-Communes, et les archéologues auraient sans doute intérêt à vérifier dans ce coin si d'autres gravures n'y sont pas présentes sous l'humus. Ces cornes ou ces fourches sont probablement des

figures humaines stylisées, des orants encore, dressant leurs bras face au soleil. Elles peuvent être aussi (et, comme dit un auteur, toutes ces histoires reposent « sur le branlant pilotis des hypothèses ») d'autres représentations de cet astre. Certaines d'entre elles ont leurs branches cisaillées de petits traits parrallèles: on s'accorde alors à y voir les ramures du cerf, généralement (et jusque dans le folklore chrétien) associées aux rayons solaires. Le cerf est d'ailleurs l'un des animaux le plus souvent représenté ici, plus souvent encore que le bœuf. Il sera pendant l'Age du fer considéré comme un dieu. Les Celtes l'honoreront sous le nom de *Cernunnos*.

Il faudra des années pour répertorier les 40 000 signes mystérieux du Mont Bego

Expliquant la présence de cet animal dans le monde celtique, de Vriès nous dit[9]: « Quand la population fut devenue agricole, l'ancien symbole du cerf (la chasse fructueuse) prit un autre sens, il ne fut plus en rapport avec la multiplication du gibier, mais représenta une puissance qui accordait des champs productifs. » L'auteur souligne également le rôle funéraire du cervidé dont on a retrouvé les ramures posées sur la tête des morts dans de nombreuses sépultures mésolithiques, et souvent associé au taureau. On se trouverait ainsi, au Mont Bego et dans l'arc bas-alpin, au lieu de rencontre idéal, à la fin des temps froids, d'une civilisation septentrionale du cerf avec la civilisation méditerranéenne du taureau[10]. Plus tard, la corne de cerf conservera dans les rites de la sorcellerie médiévale son rôle magique et fécondateur. Le christianisme lui-même n'évitera pas cette rencontre et transformera le dieu des chasseurs en saint Hubert qui se convertit en voyant apparaître une croix lumineuse (ensoleillée) entre les cornes du cervidé.

Un livre entier ne suffirait pas à répertorier et analyser les quarante mille gravures du Mont Bego. On attend le *Corpus* auquel travaille C. Conti à partir de l'extraordinaire bibliothèque-glyptothèque de son laboratoire de Turin. Le travail d'Anati sur le val Camonica n'a pas encore son équivalent concernant le Bego. Il faut rendre hommage cependant aux chercheurs de l'*Institut international d'Études ligures* qui, à Bordighera, s'emploient patiemment à connaître et faire connaître ces gravures.

On peut toutefois considérer dès maintenant le Mont Bego comme un sanctuaire colossal du culte topique que les populations préhistoriques rendaient aux sommets les plus impressionnants. Un tel domaine, d'accès difficile, provocateur de tourmentes et d'éclairs terrifiants, ne pouvait être que le séjour d'une divinité redoutable, mais dont les hommes s'approchaient fascinés.

Qui étaient ces hommes, qui les premiers trouvèrent le courage d'affronter ces cimes et de graver sur ces pentes les images de leur conception du monde? Dès l'Age du bronze, le nord de l'Italie et le littoral provençal sont le domaine des Ligures, population autochtone et sauvage qui refusera jusqu'à l'alliance avec les Celtes. Premiers pasteurs, ils découvrirent le Bego en inventant la transhumance. Premiers forgerons, ils découvrirent le Val des Merveilles en grattant le minerai de la Minière. Mais écoutons Nino Lamboglia, l'un des spécialistes de cette question.

« L'usage de la transhumance pastorale, dont Tende et Briga sont parmi les centres les plus anciens – et les plus actifs aujourd'hui encore –, ne suffit pas à lui seul à expliquer l'origine et la portée de ce pèlerinage. Il y a là autre chose que l'œuvre de quelques pasteurs isolés menant leurs troupeaux jusqu'au sommet de la vallée pendant les mois d'été. Nous y voyons une manifestation collective, nationale d'une tribu ou d'un ensemble de tribus qui se donnaient rendez-vous là-haut chaque année, y demeuraient peut-être un

6. Voir mon livre sur *la Provence antique*, tome I, 1966.
7. Certains auteurs y voient au contraire des figurations de pièges et de filets de lianes, ce qui n'est pas aberrant, du moins pour certains de ces dessins.
8. Un autre personnage, en pied celui-là et portant un pectoral cornu, dit le Chef de Tribu, paraît recevoir un coup de poignard dans la tempe. La taille démesurée de l'arme a suggéré qu'il pourrait s'agir de la projection magique émise au contraire par le chef.
9. De Vriès, *la Religion des Celtes*, Payot, 1963.
10. C'est en particulier la thèse de Weissweiler dans *Heimat und Herrschaft*, 1943.

certain temps, avec ou sans leurs troupeaux, pour accomplir un rite traditionnel, tout comme les villageois de la vallée de la Vésubie montent au mois d'août à leur sanctuaire alpin de la Madone de Fenestre [11], suivant une tradition qui dure déjà depuis dix siècles. La distribution topographique des gravures, rapportée aux voies de communication, pourrait donner quelques indices sur le parcours qui était alors suivi: on a pu noter avec certitude que le Pas-de-l'Arpetto, vers lequel s'orientent les gravures du Val des Merveilles, ouvre la région du Bego vers la vallée de la Gordolasca et vers le bassin de la Vésubie, tandis que les îlots du col del Sabbione de la Valmasca et du lac du Basto se rangent le long des voies naturelles provenant de Coni. En ajoutant, à ces deux directions, celle de la vallée de la Roya qui remonte naturellement jusqu'au Bego, on aura peut-être la raison qui a pu faire du Mont Bego un point de convergence et un véritable sanctuaire national des Ligures, d'un versant à l'autre des Alpes-Maritimes [12]. »

Si le val Camonica a été nommé par les Romains, dont l'apparition sur la scène historique coïncide avec la disparition du peuple camunien, l'origine du nom de Bego est beaucoup plus incertaine. Pour l'expliquer, les savants sont allés chercher dans un panthéon illusoire un dieu grec Dekkos, ou un dieu de la lutte chez les Celtes du nom de Baigorix, honoré sur les sommets pyrénéens.

Puisqu'il faut sans doute y voir un nom de dieu, je mettrai mon grain de sel dans cette cuisine étymologique en évoquant la divinité étrusque *Vegoia* ou *Begoe*.

Selon Grenier [13], cette déesse « aurait enseigné l'art d'interpréter la signification des éclairs et de purifier les lieux touchés par la foudre, et l'ensemble des rites concernant la vie sociale; elle aurait notamment donné les principes de l'arpentage, de la fondation des villes et de la délimitation des champs ».

C'est presque trop beau. Souvenez-vous de cette montagne métallifère, séjour des orages formidables, et souvenez-vous des quadrillages tracés au milieu des représentations de travaux domestiques et pastoraux. Parmi les recueils sacrés des Étrusques la *disciplina etrusca* des auteurs latins connaît d'abord les *libri fulgurales* qui traitent de l'interprétation de la foudre, et les *libri rituales* qui concernent l'organisation de la cité et du clan. Or ces deux livres sont les attributs de la déesse Begoe [14].

Les Étrusques sont-ils venus s'approvisionner en métaux dans la Vallée des Merveilles?

Il ne s'agit nullement de prétendre ici que les Étrusques ont été les occupants du Mont Bego. La découverte par C. Conti sous l'abri du Gias d'une poterie dite *cardiale*, c'est-à-dire décorée à l'aide de la coquille du cardum, suffirait à elle seule à assurer que les premiers graveurs du Val des Merveilles sont bien antérieurs. On pourrait seulement suggérer ici aux chercheurs une direction qu'ils n'ont pas encore prise. Les Étrusques, on le sait, connurent une expansion remarquable comme en font foi les découvertes archéologiques en Gaule ligure, ou mieux encore la mise au jour du vase de Vix. Ils ont eu besoin du minerai natif des vallées alpines, et ont peut-être utilisé celui de la vallée de la Minière que nous avons empruntée tout à l'heure pour parvenir au Bego [15]. Cette mine était utilisée depuis longtemps: « On a la preuve de l'existence d'une industrie métallurgique rudimentaire et locale du bronze, et de l'exploitation de la mine de blende existant au débouché de la vallée [16]. » Or, on a trouvé dans les environs de cette mine une sta-

11. Le sanctuaire de Notre-Dame de Fenestre est encore honoré deux fois par an, le 15 août et le 8 septembre. Dédié à la Vierge, il était jadis le but de pèlerinage des populations provençales et piémontaises qui s'y rencontraient. Sanctuaire d'une Vierge noire, ce lieu est l'objet de dévotions très anciennes et continue d'alimenter un légendaire tenace (v. J.-P. Clébert, *Provence fabuleuse*, et *Folklore religieux de la Provence*, à paraître prochainement). On peut y monter à partir de Saint-Martin-Vésubie.
12. Nino Lamboglia, *les Gravures préhistoriques du mont Bego*, 1947, p. 16.
13. Grenier, *les Religions étrusques et romaines*, 1948.
14. Voir R. Bloch, *les Livres Sibyllins*.
15. Au IVe siècle avant notre ère, en tout cas, certains d'entre eux se réfugient dans les Alpes, « rendus sauvages comme les lieux mêmes » (R. Bloch, *les Étrusques*, coll. Que sais-je? 1959 p. 11): ce sont les Rhètes dont nous parle Tite-Live (V, 33), et Anati relèvera des caractères rhético-étrusques dans l'art camunien.
16. N. Lamboglia, *op. cit.*

tuette en bronze, de petite taille (conservée au musée Masséna de Nice) et représentant un guerrier nu et casqué, bras écartés, c'est-à-dire dans le geste même des orants du Bego, et dont la facture ressemble étrangement à certaines statuettes étrusques.

Ainsi est-il plausible de voir dans le Bego, présumé celte, le nom de la Sibylle d'Étrurie, importé par les voyageurs étrusques, bien longtemps, évidemment, après la facture des premières gravures. Et l'on imagine assez bien le succès remporté ici par la religion tyrrhénienne si l'on se remémore nos connaissances des cultes funéraires des Étrusques. Le défunt, devenu un dieu, est transporté en cohorte rituelle au lointain pays des morts, lieu inaccessible où règnent la crainte et la désolation. Le trajet est obligatoirement fort long. Et ce lointain pays des morts a pu être choisi sur le Bego en fonction de sa ressemblance exaspérée avec le cœur de l'Étrurie, région mélancolique et sauvage, parsemée de lacs logés dans des cratères de volcans éteints. Sur les manifestations religieuses des derniers Néolithiques ont pu se greffer celles des Tyrrhéniens. N'oublions pas non plus l'aspect typiquement mycénien des poignards rituels gravés au Val des Merveilles. Mais n'allons pas plus loin sur cette pente. Bego féminin ou Bego masculin, la divinité des Alpes-Maritimes est devenue celle du tonnerre et des règlements de compte entre bergers semi-nomades. Le folklore local en fait foi. Les sorcières y poussent devant elles des troupeaux de boucs noirs. La mythologie populaire de ces régions est riche d'orogénies terrestres. Et dans ce vaste tohu-bohu de rochers, de cimes et de serpents (car c'est le paradis des vipères), Dieu est né, affirme une croyance tenace.

JEAN-PAUL CLÉBERT.

Jean-Paul Clébert, que nous accueillons avec joie dans l'équipe de *Planète,* est né le 23 février 1926, à Paris. Il a publié des romans (Paris insolite, la Vie sauvage, le Blockhaus) qui avaient pour thème la vie en marge de la société et, pour personnages, les clochards, les vagabonds, les prisonniers et les emmurés.

Il a publié ensuite un livre d'ethnologie sur les Tziganes (Arthaud, 1961) traduit en huit langues et dont *Planète* a rendu compte (n° 3). Installé en Haute-Provence, à Bonnieux (Vaucluse) en 1956, dans une bastide totalement isolée, il se livre depuis dix ans à des recherches sur l'archéologie, la préhistoire, le folklore et la mythologie du midi de la France.

Il a participé au Guide de la France Mystérieuse et au Guide de la Provence mystérieuse (Tchou, 1964-65). Robert Laffont publiera prochainement le premier tome d'une Provence antique, premier volume d'une histoire générale de la Provence ancienne. Il va publier chez Arthaud une Provence fabuleuse, essai sur la mythologie de la Provence.

Jean-Paul Clébert prépare enfin un livre sur le Folklore religieux de la France, et un Guide archéologique de la France. Et il voudrait trouver le temps de rédiger un Dictionnaire général des Symboles.